

# MODES DE PARIS

*Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique*

## MODES

**J**'ai encore aujourd'hui toute une série de merveilleux costumes à vous signaler. Quoiqu'ils soient destinés à une fort belle princesse, toutes les femmes pourront y trouver une idée bonne à prendre pour elles-mêmes, car, parmi ces robes, il en est de très simples; toutes sont faites avec un goût si exquis qu'on peut y puiser une idée, y trouver un modèle. Les répéter en étoffes moins riches, avec des garnitures plus modestes, n'enlèvera rien au cachet de distinction absolue qui en est la marque distinctive.

Je vous signale d'abord un délicieux costume de voyage en lainage souple d'un joli gris clair. La jupe toute unie, très longue et très étroite à la taille, est bordée, en bas, par un biais large de cinq centimètres environ, encadré lui-même entre deux autres biais plus étroits en lainage blanc. Une grande veste lui sert de corsage. Cette veste, très ouverte du haut, ne se ferme qu'en dessous de la taille à la fin de deux larges revers de surah blanc. Elle n'a pour tout ornement que six gros boutons en acier taillé à la veste, et des boutons semblables, mais moins gros, aux manches. L'intérieur, ou plutôt la chemisette, est en surah blanc formant de gros plis creux coupés entre eux par des entre-deux de dentelle. Cette chemisette forme à elle seule un très élégant corsage d'intérieur.

Une robe de batiste blanche à gros pois noirs est d'une exquise simplicité. Trois volants froufrou en dentelle blanche bordent la jupe. Quant au corsage, il rappelle un peu ceux des femmes de la Révolution. Ajusté dans le dos, il est froncé et croisé, devant, sous une ceinture Directoire en ruban noir et blanc, rayé dans la longueur. Une collerette en dentelle forme fichu Lamballe sur la poitrine. Les manches un peu larges, sans exagération, sont légèrement reprises du bas sous un sabot de dentelle.

A côté de celle-ci, une très jolie robe de gaze violette attire l'attention. Elle est ornée de dentelle noire, en petits volants froncés, à la jupe, et de broderies noires, illustrées de perles violettes, au corsage-veste Louis XV, dont les basques sont formées par de longues franges fuchsia en perles violettes. Cette robe est d'une incontestable élégance et d'une extrême distinction. Deux chapeaux l'accompagnent; l'un, une



Chapeau Chloé en paille d'Italie garni de velours vert saule et de primevères.  
De M<sup>lle</sup> Rabit, 26, rue de Châteaudun.



petite capote, est tout simplement un petit panier teint en noir et rehaussé de chardons violets, avec brides de faille noire. L'autre est un très gracieux chapeau rond. Il est en paille côtelée noire et violette, tout empanaché de plumes noires. Ce chapeau se pose un peu en arrière pour laisser apercevoir, en dessous et en bordure de la calotte, un tour de tête en petites plumes noires. Il se porte, à volonté, avec ou sans brides.

Très gentille est aussi une robe en batiste pervenche, avec entre-deux de royal portugais et haute ceinture Empire. Je vous signale pour celle-là un ravissant mouchoir, car chaque robe a son mouchoir, son jupon de dessous, ses bas, son ombrelle et son chapeau, assortis.

Ce mouchoir est en batiste pervenche et, comme la robe, encadrée par un entre-deux en royal portugais. Dans un des coins se détache le chiffre. Ce dernier, qui contient l'anagramme du nom de la belle princesse, donne tout à fait l'illusion d'un cachet rond en cire gris perle. C'est très original et très joli dans sa simplicité.

Une toilette en soie gris argent rehaussée de broderie d'acier, avec col Valois en même bro-

derie étincelante, est vraiment royale. Une autre en mousseline de soie blanche incrustée de dentelle et de broderie, avec ceinture de velours noir arrêtée sous une boucle ancienne en diamants, mériterait une mention spéciale.

Quant aux jupons, ce sont de vrais nuages de dentelle ou de mousseline de soie sur de la faille, du satin, du surah ou du pongée blanc, crème ou ivoire, le tout relevé par des flots de ruban de satin blanc. Les ombrelles sont, elles aussi, idéalement jolies. Presque toutes sont blanches, ce qui est, du reste, la note dominante de la mode, cette année, pour cet intéressant complément de la toilette féminine.

Les bas sont en soie brodée ou à jours, tantôt blancs, tantôt pervenche, mauve, lilas ou noirs. On les assortit soit à la nuance du fond, soit à celle du dessin de l'étoffe dont se compose la robe ou la garniture.

Je termine en répondant ici à une question qui m'est souvent posée : Comme chaussures habillées, on porte également les bottines ou les souliers à barrettes boutonnées.

MARIE-BERTHE.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Les robes que M<sup>re</sup> Galardi, 4, boulevard Malesherbes, a créées pour les réceptions de châteaux, sont d'un goût exquis. Les plus jolies et vaporeuses étoffes sont encore relevées par des garnitures d'une élégance inouïe.

Voici au bord d'une jupe en gaze papillon une mousse diaphane produite par de nombreuses petites ruches en tulle de soie qui rehaussent d'étroites bandes de taffetas ; c'est d'un effet charmant.

De petites dentelles noires ou blanches, suivant la couleur de la robe, se ruchent et se montent en cercle au bas de la jupe, au bas de la manche, et se disposent sur le corsage en bretelle, en fichu, ou dessinent un figaro.

Les costumes d'excursion ont en M<sup>re</sup> Galardi une interprète de talent qui sait trouver des façons inédites tout à la fois élégantes et pratiques. Les robes de casino sont aussi d'une élégance comme il faut, en harmonie avec ces sortes de fêtes. M<sup>re</sup> Galardi en exclut les riches garnitures de fleurs, etc., qui les rendraient trop robes de bal. Quelques piqués au corsage, un bouquet à la taille, placé comme les grandes coques de la ceinture en ruban ; des cascades de tulle mêlées de flots de ruban, et bien d'autres garnitures, sont créées par une imagination toujours en éveil, qui tient à ce que ses modes soient d'une élégance comme il faut et d'un goût essentiellement parisien.

Parlons chapeaux et citons les délicieuses capelines en paille d'Italie parues au Grand-Prix. Très simples, quoique très élégantes, elles portent le cachet de M<sup>re</sup> Rabit, une artiste dont le talent charmant, comme il faut, sait trouver et modifier la mode suivant le type de chacune ; aussi ses capotes et ses chapeaux sont-ils très coiffants.

Les garnitures montrent des nouveautés de premier choix que l'on ne voit pas ailleurs ; les fantaisies en perles ou en jais sont fines ; celles en dentelle, tels que papillons et ailes, font le plus gracieux effet sur la minuscule capote ou mariée aux fleurs d'un grand chapeau de paille. Les fleurs employées par M<sup>re</sup> Rabit, rue de Châteaudun, 26, sont d'une finesse ex-

trême, et si bien copiées, qu'elles donnent l'illusion de la fleur naturelle. Les rubans sont de la meilleure fabrique, et avec tout cela M<sup>re</sup> Rabit chiffonne d'adorables capotes et des chapeaux d'un tour très aristocratique. Le plus simple comme le plus élégant porte le cachet d'une très bonne maison.

La maison Lefèvre-Cabin, 74, boulevard de Sébastopol, ancienne maison Sajou, a un choix de très jolies tapisseries préparées pour les personnes qui aiment à occuper leurs loisirs champêtres. Fauteuils, paravents, écrans, banquettes de styles Louis XIII, Louis XV et Louis XVI, avec ou sans personnages. Nous avons vu des dessins superbes coloriés directement sur le canevas et dont l'exécution est rendue très facile par cette heureuse invention de la maison Sajou. L'assortiment est complété à raison de 8 fr. la livre de belle laine de Hambourg.

Nommons encore des paravents dont chaque feuille offre un dessin différent : Animaux, châteaux, personnages, animent des paysages idéals qui se fondent dans des teintes harmonieuses d'un goût exquis. Rien n'est plus distrayant et amusant à faire que ce genre de tapisserie.

Parmi les travaux de fantaisie, qui sont nombreux et divers, le point de Hongrie est toujours en vogue pour les coussins et les tapis ; la broderie à fils tirés pour les mêmes objets et pour décorer buvard, couverture de livre, panier à bois, porte-photographies. Les ouvrages en drap perforé sont aussi fort nombreux : Pochette, dessus de piano et de clavier.

Nous terminerons en disant que la maison Lefèvre et Cabin donne très complaisamment tous les renseignements dont on a besoin.

La Veloutine Charles Fay, 9, rue de la Paix, est une poudre de riz excellente qui s'adresse aussi bien à la coquetterie qu'à l'hygiène. La partie de bismuth qui entre dans sa composition a une action bienfaisante sur la peau, et sa préparation parfaite la rend impalpable. Mise avec la houppe, elle adhère si bien qu'elle devient invisible tout en estom-



pant le visage d'un duvet idéal. La Veloutine se fait blanche, rosée et crème, et se vend en boîtes blanche, rouge et verte. Elle coûte 4 fr. la boîte, et 5 fr. avec la houppe.

Exiger la marque de l'inventeur : Initiales enlacées dans un écusson.

Pendant les saisons qui laissent la mode stationnaire, les grands magasins se débarrassent à n'importe quel prix des marchandises dont les assortiments sont incomplets. C'est alors qu'ils vendent en solde les fins de séries et, tant que dure cette liquidation partielle, on peut profiter des meilleures occasions.

L'on peut se rendre compte en visitant la maison Henri Kahn, 33, rue Montorgueil, à l'entresol, qu'il s'y trouve de la chaussure de luxe cotée bien au-dessous de sa valeur, par exemple une botte en chevreau glacé uni, ou avec empeigne vernie, à 13 fr. 25 au lieu de 48 fr. La botte en chevreau mat, à boutons ou à lacets, valant 16 fr., vendue 10 fr. seulement. Dans de telles conditions, on peut s'approvisionner au moins pour une année. Des bottes en satin uni, ou avec empeigne chevreau glacé, se donnent à 8 fr. 90 au lieu de 14 fr. 50. Ainsi de suite, pour l'homme, la femme et l'enfant. Les mères de famille, qui se tiennent à l'affût de semblables occasions, sont toujours en règle avec l'économie ainsi qu'avec l'élégance.

L'intelligence dans l'ordre et l'économie double les ressources du ménage.

### Explication des Gravures noires

(pages 1 et 3)

*Chapeau Chloé en paille d'Italie, garni de velours vert saule et de primevères roses et blanches.* — La passe forme aile sur les côtés, tandis que le devant dessine un léger cintre; relevée derrière. Un velours entoure la calotte plate et basse; noué en coques sur le côté; il est ombragé par un courant de primevères dont quelques fleurs sont disposées en bouquet au pied des coques et sur la passe. De plus, trois crosses de plumes s'élancent du nœud en s'inclinant sur le fond du chapeau.

*Toilette d'été en foulard Pompadour azalée semé de fleurettes noires pour jeune femme.* — Sous-jupe en taffetas rose avec plissés découpés au bas.

Jupe ronde plate devant, froncée aux lés de derrière, ornée au bas de deux volants superposés en dentelle noire.

Corsage marquant quelques plis devant, serré à la taille par un étroit ruban noir noué de côté, dont les pans tombent jusqu'au bas de la jupe. Double collerette de dentelle noire.

Manche à gros bouillons jusqu'au coude où elle se termine en une longue manchette de dentelle boutonnée.

### Explication de la Gravure coloriée 4893

TOILETTES DE CHATEAU OU DE CASINO

*Robe en léger voile cendre de rose illustré de filets en soie jaune pâle et de nœuds en ruban bleu pâle soutenant des bouquets de fleurs nuancées du rouge au rose pâle avec feuillage gris.* — Trois petits volants ornent le bas de la jupe. Le corsage, fermé derrière, est légèrement ouvert au col par quelques plis qui, du milieu, donnent un petit drapé. Bretelles en dentelle se continuant sur le dos.

Ceinture molle en surah attachée par un groupe de coques. La manche large, froncée à la saignée, est terminée par une engageante en dentelle.

Bas de soie. Soulier en chevreau mat. Gant de Suède.

Chapeau en paille d'Italie, forme papillon, garni de grandes coques en ruban et de crosses formant antennes.



Robe en foulard Pompadour azalée semé de fleurettes noires.  
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

*Robe en soie changeante dite velours russe.* — Jupe biaisée garnie, dans le bas, de deux rangs de comète; la comète disposée en une suite de bouclettes tombantes: le premier rang en comète jaune, le second en comète bleue.

Le corsage, très ouvert, a ses bords disposés en col-spirale; ils encadrent un plastron en dentelle d'Irlande.

Manche plate, de même dentelle, avec un volumineux bouillon en étoffe.

Col en dentelle, avec double collier de ruban, noué derrière à la Watteau. La taille est prise dans une draperie Empire.

Bas de soie maïs. Soulier verni. Gant de Suède.

Capote en paille, la calotte cône zébrée de comètes. Deux ailes devant mariées à des fleurs.



# CAUSERIE

De la Mode et de la Beauté.



N relisant hier ces ravissantes « lettres du vicomte de Lau-nay » qui font le désespoir des chroniqueurs, je constatais que très souvent, pendant les mois d'été surtout, il arrivait à M<sup>me</sup> de Girardin de parler d'autre chose que des nouvelles du moment. Son exemple est toujours bon à suivre. C'est peut-être ce qui m'enthousiasme à laisser aujourd'hui de côté la fête des Félîtres, l'éloge de Florian, prononcé dans le parc de Sceaux par M. Zola. Vous aurez vu aussi bien que moi, en écoutant ce panégyrique du mouton par le loup, que ledit loup, rôdant autour de l'Académie, avait profité d'une occasion unique pour montrer patte blanche et se faire au moins entr'ouvrir la porte. Trois ou quatre immortels sont en train de trépasser; ne négligeons aucun moyen de recueillir leur héritage!

Je ne vous parlerai pas non plus de *la Débâcle*; malgré la poétique grandeur de certaines descriptions, le sujet de ce livre hybride, ni roman ni histoire, est vraiment trop pénible; pour faire accepter ce genre d'évocations plus que tragiques, il faut être Victor Hugo ou Tolstoï. La bataille de Bazeilles, l'épisode de la forêt bombardée, quelques autres pages encore méritent cependant d'être lues, et le seront par les admirateurs du beau, à quelque parti qu'ils appartiennent; mais tous les critiques vous ont dit à merveille déjà ce que je vous dirais faiblement à mon tour.

Et vous en savez plus long que moi sans doute sur la fête champêtre que le gratin du gratin aristocratique a donnée dans l'île du lac du bois de Boulogne, fantastiquement illuminée, — sur les déjeuners et les diners offerts au prince de Bulgarie, — sur le tennis mondain, inauguré à Puteaux, — sur les brillants mariages célébrés dans le grand monde et dans le monde des arts. A quoi bon revenir là-dessus?

*A quoi bon?* par parenthèse, est le titre du premier livre, — sceptique cela va sans dire, — d'une des plus spirituelles et des plus fringantes parmi nos petites comtesses. Mais je suis loin de Paris et des choses parisiennes; d'autre part, vous seriez médiocrement amusées par le récit de la vie à la fois monotone et affairée que nous menons en province, sur une plage tranquille où les enfants creusent le sable et en font de savants ouvrages militaires, tandis que leurs parents causent entre eux, groupés sous une tente-parasol. Parmi ces parents il y a des gens d'esprit, des gens de goût, plusieurs artistes, et c'est justement à une de leurs conversations de

l'après-midi que j'emprunterai mon sujet, un sujet qui est de nature à intéresser spécialement les femmes : la beauté aux différentes époques.

Je ne sais plus bien comment nous avons été amenés à ces questions d'esthétique; ce fut, je crois, en parlant du Salon de peinture et des caprices d'ajustement qui peuvent nuire d'une façon si grave à un portrait. Et puis nous regardions passer les élégantes serrées dans leurs longs corsages au point qu'il semblerait facile de trancher ces tailles si fines d'un coup de ciseau, comme on coupe en deux une guêpe, les manches démesurément hautes, supprimant chez elles ce détail exquis, la chute de l'épaule, le bas du corps moulé par un fourreau étroit que la brise de mer rend tout à fait collant.

— Dire, s'écria l'une de nous, une Anglaise, que ma première jeunesse fut empoisonnée par la honte de sortir sans crinoline! J'avais une tante *esthète*, qui proscrivait formellement ces rotundités bourgeoises, et, seule de mon espèce, j'étais à la promenade, au cours, à l'église, partout, remarquée comme une curiosité; les gamins riaient de ce parapluie mouillé; j'en souffris de telle façon que j'en suis restée timide pour toute ma vie. Elle souffrirait de même, la fille de quinze ans à qui l'on imposerait aujourd'hui une cage!

— Notez, ajouta le professeur Z., que le monde, proprement dit, est à la merci des couturières et de la poignée d'oisifs sans cervelle qui créent la mode; il est à leur merci non seulement pour l'appréciation du costume, mais encore pour celle de la beauté. Aussi un vrai connaisseur ne devrait-il jamais accorder d'attention à la rumeur publique qui décrète que telle femme est laide ou jolie, car souvent la prétendue laideur n'est qu'un simple désaccord avec la mode arbitraire du jour. Aucun sculpteur ne voudrait pour modèles de ces coquettes qui se vantent sottement d'avoir cinquante centimètres de tour de taille; en revanche, si la Vénus de Milo, même pourvue de bras en harmonie avec le reste de sa divine personne, s'aventurait ici à la musique, comme on critiquerait cette épaisse tournure! Il est vrai qu'elle prendrait sa revanche à l'heure du bain où tant de pauvretés se trahissent.

— Moi, dit un jeune peintre, quelque peu impressionniste, qui expose avec succès au Champ-de-Mars, je comprends très bien qu'on ne s'agenouille pas devant les Vénus grecques; il leur manque ce que les plus belles femmes du monde ne remplacent pas, la physionomie, qui est une acquisition toute moderne.

— Halte-là, interrompit M. X., de l'Institut. L'expression de la physionomie est une trouvaille



du Moyen âge; elle remonte au moment où l'art chrétien, ennemi de la beauté sensuelle, voulut que la chair fût transfigurée par le rayonnement de la vie intérieure.

— A propos, s'écria M<sup>me</sup> d'A., une dévote aimable et gaie, sommes-nous chrétiennes tout de bon? J'en doute, quand je songe que saint Jérôme refuse ce titre à celles de nos ancêtres qui se fardaient, qui teignaient leurs cheveux, « qui se mettaient le corps à nu sous prétexte de le vêtir, » c'est-à-dire qui tiraient parti de la robe la plus simple en l'ajustant de façon à ce qu'elle ne fit aucun pli, en la laissant traîner à terre pour paraître d'une taille élancée, etc. Vraiment, on dirait que les conseils de ce grand saint, qui avait été homme du monde, visent moins les Gauloises de son temps que les Françaises de 1892. Ah! si les confesseurs d'aujourd'hui étaient sévères à ce point...

M. Z., qui a de l'esprit, nous prouva que les confesseurs, quels qu'ils fussent, ne triomphèrent jamais de la coquetterie féminine, habile à se servir de tout.

— L'ascétisme chrétien lui-même, dit-il, produisit de nouveaux moyens de plaire, puisque, pour les belles contemporaines de saint Anselme, la pâleur était devenue peu à peu une distinction. On voulait être mince et blonde, d'un blond d'épi jaunissant, et de plus en plus la sveltesse devint à la mode au x<sup>e</sup> siècle. L'idéal chanté par les trouvères au xiii<sup>e</sup>, n'a plus rien de commun avec la beauté païenne, sans être précisément austère néanmoins, puisque l'on continue à se teindre et à s'épiler. Les sourcils doivent avoir l'air d'un trait dessiné au pinceau avec l'espace d'un œil de l'un à l'autre. Au besoin, on épilait, de même, le front très haut, largement découvert, ce qui est le contraire de la beauté antique, laquelle exigeait le front bas, où les sourcils se rejoignaient sans se confondre.

Par un curieux contraste avec la robuste et martiale prestance des chevaliers bardés de fer, il fallait aux dames une tête petite, bien dégagée des épaules, un col de cygne, des mains délicatement attachées aux bras longs et maigres, la poitrine ferme, mais à peine développée, toute cette gracilité excessive rendue plus frappante par le costume, par ce corsage collant depuis le cou jusqu'au bas des hanches, nécessairement étroites, sous lesquelles se nouait une sorte d'écharpe en guise de ceinture. Le corset ne vint au secours des femmes grasses qu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Du temps de la reine Blanche, de Berthe aux grands pieds, de la belle Rosamonde, les formes grêles étaient seules acceptées; on y joignait un ventre rond et légèrement proéminent qui pouvait être postiche. Quant à ces avantages on joignait une fossette au menton, un teint blanc, la bouche petite et un peu épaisse, des dents blanches et menues, des yeux gris, bleus ou glauques, brillants comme ceux du faucon, l'on avait des droits à la beauté. Jamais les poètes contemporains n'ont chanté d'autres yeux que les yeux *vairs*.

On s'allongeait, on se grandissait par tous les moyens. Le clergé du temps raille ces robes interminables qui balayent la poussière, entravent la marche des gens pressés et font que les dames ne rougissent pas de ressembler aux renards, fiers de la dimension de leur queue.

La maigreur ne perdit son gothique prestige qu'au début du xvi<sup>e</sup> siècle; une carnation plus riche, des courbes plus arrondies annoncèrent alors l'aube de la Renaissance.

Le portrait de Jeanne d'Aragon, par Raphaël, a immortalisé le type intermédiaire entre la fragilité du Moyen âge et l'épanouissement charnel qui aboutit à l'exubérance d'un Rubens. Tout le monde connaît cette délicieuse princesse, vêtue de velours incarnat, qui trône au Louvre, droite, élégante, de stature moyenne, le teint nuancé de rose, les cheveux à reflets d'or, les yeux bleus et brillants, sous leur sourcil brun, le nez symétrique et délicat, la bouche fraîche, la poitrine suffisamment épanouie. C'était avant les corsets busqués et à pointes, accompagnant des jupes artificiellement bouffantes qui coïncidèrent, par une contradiction bizarre, avec le réveil du goût antique en matière de beauté.

Sous Louis XIII et Louis XIV, la femme grasse avait détrôné définitivement la femme maigre, mais l'embonpoint était majestueusement contenu dans des atours étoffés, bien en rapport avec lui. Sous Louis XV le caprice, la surexcitation des nerfs, le règne toujours croissant de l'artificiel, de l'irrégulier en toutes choses, produisit le type chiffonné, provocant, dont Nattier et Latour nous ont laissé des échantillons pleins de grâce et d'esprit.

La mode atteint alors une sorte de délire pour ajouter au piquant et à l'extravagance de ces créatures exquises et perverses, nourries de brûlots, dévorées de vapeurs. Et puis les paniers, la poudre, les hauts talons, tout tombe devant une révolution préparée par Rousseau et qui ramène à l'antique corrigé par David; après quoi, la roue tournant toujours, le Moyen âge renaît à travers le romantisme, qui l'assombrit un peu en prêtant les cheveux d'une Andalouse de Musset aux châtelaines d'autrefois.

Une belle impératrice, un peu rousse, qui raffolait des souvenirs de Marie-Antoinette, ressuscita la vogue du blond ardent et des paniers. Puis l'éternel esprit de contradiction, dans lequel la politique entraîne peut-être cette fois pour quelque chose, conduisit brusquement les femmes aux jupes droites, d'abord munies d'un « strapontin, » puis délivrées de ce ridicule appendice et absolument sans pli. Pour porter cela, il ne fallait plus que des formes très délicatement esquissées; le genre d'embonpoint exagéré naguère par un artifice indécent, était, du jour au lendemain, prohibé.

Chaque mode répond à un type qui triomphe après d'autres tout opposés. Comment donc poserait-on des règles absolues quand il s'agit de beauté? L'opinion peut-être influencée par tant de choses étrangères à l'esthétique pure! Et, avant



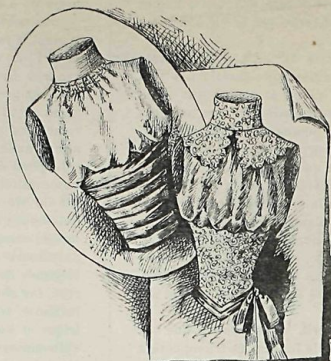
**Deux corsages sans manches.** — L'on porte beaucoup à la ville, avec la veste ouverte et à revers, ces sortes de corsages ou de gilet sans manches, fermé derrière.

De nos deux modèles, l'un est en surah crème, pour le haut bouffant, froncé à un col droit, avec un haut corselet en satin héliotrope fait de bandes biaisées posées sur une doublure de taffetas.

L'autre, de même genre, est en surah mais, paré d'un corselet en guipure, avec ceinture de ruban accusant une pointe et nouée de côté.

Le col droit couvert de guipure et un col carré plat aussi en guipure.

Le liseré de la jupe est pris par nos deux modèles, sous le bord du corselet.



Deux corsages ou gilet sans manches, pour veste ouverte.  
De M<sup>me</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

**Manteau en vigogne beige chinée vieux bleu; garniture de bengaline beige à grosses côtes, pour fillette de 8 ans.** — Devant et milieu du dos à gros plis s'éventailant au bas.

Grand col et revers en bengaline beige se continuant sur la jupe.

Manche bouffante, terminée par une large manchette de bengaline.

Ceinture en bengaline glissant dans des boucles de drap et se croisant devant, fermée par une boucle de métal.

En bengaline également, le petit col rabattu tenant au gilet plissé.

Chapeau évasé en paille beige orné d'un gros nœud plat en faille bleue et d'une touffe de bluets et de chandelles.



Robe en foulard marine (vue de dos).  
Modèle de M<sup>me</sup> Turle, 9, r. de Clichy.

**Paletot bain de mer en drap mastic garni de passementerie d'or.** — Se fait également en étoffe pareille au costume et le complet d'une façon charmante.

Il est entièrement ouvert sur la robe.

Trois rangs de galons d'or surmontés d'une jolie passementerie beige et or le bordent devant et tout autour ainsi que sur les côtés ouverts.

Les manches, larges du haut, sont garnies au bas d'une même passementerie.

La doublure est en satin mauve à rayures d'or. (Patron découpé.)

Petite capote évasée, en paille mais, garnie d'un bandeau de feuillage et de muguet.

Devant, gros nœud de moire mousse.

Brides étroites en velours noirs.



Robe en foulard des Indes, marine uni et à rayures jaune d'or.  
(Vue de face.)

**Robe en foulard des Indes marine uni et à rayures jaune d'or (devant et dos).** — La jupe inclinée et doublée de taffetas est, pour le tablier, en foulard à rayures, et en foulard uni pour les lés de derrière. Ceux-ci sont accompagnés de longs rubans de moire dont le bas, retourné en bouclette, se termine par un pan taillé en corne.

Ces rubans, disposés de même sur le côté, relèvent le tablier aux lés de derrière.

Très jolie garniture que nous indiquons aux élégantes.

Le corsage petit habit à le milieu du dos en foulard rayé, rayures mises en biais et les côtés en uni.



Manteau en vigogne beige, pour fillette de 8 ans.  
Modèle de M<sup>me</sup> Dclerabée, 16, passage des Princes.

Le contraire a lieu pour le devant, qui a le plastron, forme gilet, en unicerné par des biais rayés, puis le dessous du bras en uni. Celui-ci se prolonge en boucle passant sur le second ruban de la jupe.

Col droit en uni.

La manche en foulard rayé, taillée en plein biais, avec un gigot sur lequel retombe un nœud page.

**Paletot d'été en drap livrée orné de gros boutons.** — Sans couture dans le



Paletot d'été pour voyage, en drap livrée, orné de gros boutons.  
De Madame Grador, 67, rue de Provence.

dos, une seule sous le bras; il est croisé devant et fermé par deux rangs de gros boutons anciens en métal.

Le col, rabattu derrière, se continue en larges revers s'avancant sur les manches; ces revers sont simplement ornés de piqûres.

La manche, très épaulée et collante au poignet.

Chapeau en paille vert pré avec une toute petite calotte pointue; bord plissé dessous et dessus, dentelle crème.

Touffes de lierre avec graines et coquilles de dentelle.

Brides en satin crème.



Paletot bain de mer en drap mastic garni de fine passementerie or (patron découpé).  
Modèle de M<sup>me</sup> Grador.

**Robe en tissu de laine léger vieux rose pâle pour petite fille de 3 ans et plus.** — Ornée d'entre-deux à la jupe et au corsage.

Ceux du corsage posés en cintre sur une chemisette froncée qui se perd sous les côtés du corsage qui sont en lainage et pincés à la taille et dans le haut de l'entournure.

Un entre-deux en col droit avec une dentelle en collerette montante.

Même garniture au bas de la manche, qui est large et froncée.

Ceinture en surah à coques et pans tombant derrière. Cette ceinture peut se faire en lainage pareil à la robe, si ce lainage est très léger.



Robe en lainage léger vieux rose pâle, pour petite fille de 3 ans et plus.



tout, les femmes ont en général à-dessus des idées diamétralement contraires à celles des artistes. S'il leur était donné de choisir leur visage, elles voudraient, pour la plupart, ressembler aux figures gentiment maniérées du XVIII<sup>e</sup> siècle plutôt qu'à des statues de Phidias. C'est tout simple; les déesses ne se prêtent pas aux caprices de la toilette, ne savent pas être jolies de cent façons diverses. Or, une véritable élégante tire parti de ses défauts comme de ses avantages, et réussit à leur communiquer du charme.

Mais s'il est facile de désigner nombre de femmes charmantes, combien doit-on hésiter à décerner un prix de beauté! La mode décidera du jugement neuf fois sur dix; on n'échappe guère à sa pression. Ainsi, les Blanche fleur, longues et fluettes, n'auraient eu vraisemblablement que peu de succès parmi les opulentes Montespan et autres divinités de l'Olympe du Roi soleil. Celles-ci, en revanche, eussent paru massives, presque bovines; surtout trop brunes et trop colorées, dans une Cour d'Amour.

Ainsi de suite. Chaque époque a son idéal de beauté plus ou moins matériel, plus ou moins spiritualisé, avec le genre de sentiment qu'il inspire; et, si l'on se mettait à chercher la différence de goûts au point de vue géographique, ce serait bien autre chose. Il pourrait se trouver que la petite négresse, ramenée dernièrement des ténèbres de l'Afrique par l'intrépide explorateur Mizon, triomphât de la belle Fatma, de la belle M<sup>me</sup> G. elle-même!

La discussion se prolongea longuement dans le petit cercle réuni sous notre tente, chacun donnant son avis, même les femmes, malgré ce qui avait été dit de l'incompétence de leur sexe. Je prenais mentalement des notes en me disant qu'il y aurait un livre intéressant à faire sur la beauté dans tous les temps et dans tous les pays. Faute du talent et des documents nécessaires, je me suis bornée à rassembler pour vous, chères lectrices, ce petit bouquet de renseignements.

T. B

## MA SŒUR AINÉE

(NOUVELLE)

(SUITE)



L ne se résignait pas au rôle de malade; rien ne l'eût décidé à rester au lit, à se laisser soigner; il voulait s'habiller encore, descendre au salon, lire, causer. Mais chaque jour c'était avec plus de peine et avec

un sentiment plus visible et plus profond du peu d'heures qu'il lui restait à tenter cet effort. Et ce n'était pas le pire! Au moment même où les médecins disaient que la tranquillité d'esprit pourrait prolonger pour des semaines, des mois peut-être, la frêle existence que j'eusse voulu, au prix de la mienne, prolonger d'un jour, une hideuse figure d'huissier israélite était venue faire l'inventaire de notre mobilier... Nous étions sous le coup d'une saisie, et il était évident que mon père ne sortirait pas vivant de la maison dont on le chassait. Ce dernier revers eût suffi à le tuer.

J'avais donc dans le cœur tous les élans de dévouement des Iphigénie et des filles de Jephté, lorsqu'un matin Dolly entra brusquement chez moi sans frapper. Elle était fort pâle dans son habit sévère de serge noire, un habit qu'elle avait fait faire en prévision du deuil prochain.

— Sir Hugh est ici, me dit-elle, apparemment inquiète de la façon dont je prendrais cette nouvelle. Il désirerait vous voir seul. Pour Dieu! ne le rebutez pas. Notre seul espoir est en lui.

— Je le sais.

— Une fois dans votre vie, ne pensez pas qu'à vous-même.

Ce conseil me parut déplacé, mais je n'en étais plus à disputer sur les mots.

Elle détacha de sa tête un ruban bleu pour le nouer autour de mes cheveux. Je refusai doucement et descendis dans la bibliothèque où m'attendait sir Hugh.

Il était debout, le dos au feu, sifflant une fanfare d'un air distrait, car il avait chassé le matin même, comme le prouvaient son habit rouge et ses bottes éclaboussées qui fumaient en séchant :

— Comment est votre père aujourd'hui? demanda-t-il en me serrant la main. Pas plus mal, j'espère?

— Toujours de même.

Et je m'assis avec un malaise inexprimable, car je devinais vaguement ce qu'il avait à me dire, et je me préparais à l'écouter comme on se prépare à une opération douloureuse. Le feu chantait et craquait dans la grande cheminée; je regardai d'un œil fixe les flammes pétillantes, les chenets luisants, et j'attendis.

— Vous semblez souffrante? commença Hugh d'une voix mal assurée.

— Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, les veilles, les tourments de toutes sortes.

— Pourquoi ne m'en laisseriez-vous pas prendre la moitié? Dieu sait que je ne désire rien autant.

Pour la seconde fois, et avec infiniment plus de



délicatesse qu'en des temps plus heureux, il m'offrait d'être sa femme.

— Je vous en prie, reprit-il très ému, écoutez-moi. Il y a si longtemps que je pense à vous... que je vous aime. Ne voulez-vous pas de moi pour soutien dans vos peines ?

Je levai vers lui des yeux éplorés et il me sembla qu'entre nous deux passait une figure chère, cette figure si franche, si ouverte, qui cachait tant de perfidie, celle de Mac-Gregor.

— Ne voudrez-vous pas essayer de vous habituer à moi, de ne pas me haïr du moins ? demanda le pauvre Hugh, s'asseyant à mes côtés.

Je rassemblai toute ma force pour répondre :

— J'essaierai de vous aimer.

Mais en même temps, le contact de sa personne me faisait involontairement reculer. Il s'en aperçut.

— Nous pourrions vivre si heureux, Nelly ; je ne suis pas un méchant homme. Depuis vingt ans il ne s'est pas élevé la moindre discussion entre ma mère et moi, et vous seriez plus facile à contenter, je crois, que la chère femme.

— Oui, nous tâcherons d'être heureux ; mais laissez-moi le temps de m'accoutumer à cette idée.

— Du temps ! du temps ! dit Hugh avec impatience en regardant ses traits fatigués dans la glace. Est-ce que je peux donner du temps ? Est-ce que je peux attendre moi-même au point où je suis ? Avant que vous vous soyez décidée, pour peu que vous tardiez, je ne serai plus un homme à marier.

Je ne discutai pas cette vérité et fus ouvertement de son avis quant à son grand âge.

— Si cependant, ajouta Hugh, et j'entendais presque son cœur battre à coups redoublés sous son habit rouge, quoiqu'il se contint le plus possible ; si cependant je vous inspirais trop de répugnance, il faudrait le dire tout de suite. Je suis d'âge et de force à supporter une déception, fût-elle très amère.

— Non, m'écriai-je avec une crainte folle de voir échapper notre dernière ressource ; non, vous pouvez espérer, je parlerai à mon père.

Et je lui parlai le soir même, et le pauvre homme me remercia de la bonne nouvelle que je lui apportais, avec une effusion qui redoubla mon courage.

— Je ne serais pas mort en paix si j'avais pensé vous laisser seule au monde, ma chérie. Quel eût été votre lot ? Celui d'une pauvre institutrice malmenée, humiliée. Mon enfant ! Vous serez donc à la tête de tout le comté... vous aurez sauvé notre nom, comblé de joie mes derniers moments comme vous avez consolé ma vie, et je dirai en mourant le *Nunc dimittis*, ma bien-aimée Nelly.

Tandis qu'il me bénissait ainsi, je voyais avec horreur se dérouler devant moi de longues, d'interminables années avec Hugh et sans mon père ! Oh ! si j'étais morte à sa place ! si dans l'église où devait se célébrer ma noce, on avait pu élever la tombe d'Eléonore Lestrangé, morte à

dix-sept ans ! Si Dick, apprenant cela par hasard, avait pu verser une larme de remords, que mon lot m'eût semblé préférable !

— Et quand vous verrez-je lady Lancaster ? demanda mon père.

— Bientôt, cher papa, aux premières violettes.

— Je ne verrai plus les violettes, interrompit simplement le malade.

Je compris qu'il disait vrai et ne pus retenir mes sanglots. Il les arrêta en souriant :

— Tout est bien, Nelly. J'ai assez vécu. Mais vous n'avez pas le droit de gâter vos beaux yeux et vos belles joues. Votre mari m'en voudrait. Allons, petite.. soumettons-nous. Dieu sait ce qu'il nous faut, il le sait mieux que nous-mêmes !

— Non, m'écriai-je avec exaspération, Dieu est cruel, Dieu est injuste !

Et, tout au fond de mon cœur, une voix lamentable sanglotait en même temps :

— O Dick ! mon amour, mon amour !

Mon père allait me quitter, Dick ne m'entendait pas, et tout en gémissant, tout en blasphémant, je devais me briser, pauvre petite vague en courroux, contre le roc éternel de la volonté divine.

## XII

Mon mariage, que j'avais considéré d'abord comme un de ces événements lointains qu'à la rigueur on esquivait, eut lieu dans un bref délai. Il n'y avait pas de raison pour le remettre à plus tard, tandis qu'il y en avait beaucoup pour le hâter.

Mon père était désormais cloué au lit ; il voulait, disait-il, que mon mari pût m'emmener et essuyer mes larmes quand il ne serait plus.

On prévint donc le prêtre, on abrégua les formalités, à peine si j'eus le temps de préparer la toilette, que d'autres revêtent avec ivresse et qui pour moi fut la livrée du supplice.

J'étais si peu résignée, même en apparence, que la veille, Dolly se crut obligée d'énumérer toutes les trahisons de Richard, pour me faire honte de ma faiblesse :

— Si j'avais été traitée ainsi, s'écria-t-elle, et ses yeux languissants d'ordinaire, jetaient feu et flammes, je me serais vengée, je l'aurais tué peut-être, mais pleurer, m'enlaidir.... jamais. Il faut que vous n'ayez ni fierté, ni bon sens.

— Si nous parlons de fierté, lui répondis-je, comment nommez-vous l'acte de se vendre, de se livrer pour de l'argent à la façon d'un ballot de marchandises ? Y a-t-il rien de plus vil ? Pour ma part, je ne sais pas de crime que je ne commis plus volontiers.

Je dormis cependant la nuit qui précéda la cérémonie, et je fis un beau rêve. Sur la pelouse en pente douce qui s'étend devant Lestrangé, Dick accourait vers moi les bras étendus, mais au moment où je criais : — Je viens ! — Dolly m'éveilla pour aller à l'église.

— Ah ! lui dis-je encore en m'habillant, il ne



peut m'avoir oubliée! Nous découvrirons trop tard quelque horrible méprise!

Toutes mes pensées se concentraient là-dessus. Je n'éprouvais ni trouble, ni embarras, aucun des sentiments d'une jeune fille le jour où elle va devenir femme. On oublie de rougir et de baisser les yeux quand on souffre à ce point.

Du reste, mes noces furent en harmonie avec l'état de mon âme. La solennité nuptiale ne précédait que de bien peu, chacun s'en rendait compte, une autre solennité plus triste. Nous ne fîmes pas d'invitations, il n'y eut que les témoins. La neige tombait à flocons serrés; le ciel était gris au-dessus de la terre blanche, des bandes de corbeaux s'envolaient en croassant. Lorsqu'il me fallut traverser le cimetière, je remarquai qu'il ne ressemblait guère à ce qu'il était lors de mes rendez-vous avec Dick. Les petits chanteurs se taisaient dans les grands arbres poudrés de givre.

Hugh me remit, au seuil de l'église, un admirable bouquet de fleurs de serre, blanches comme toute cette neige; il eut beaucoup de distractions pendant le sermon, tandis que je regardais fixement devant moi, passive, sans pensée et désormais sans larmes; la source en était tarie.

Les dents de l'officiant claquaient de froid comme des castagnettes, lorsqu'il nous bredouilla l'exposé de nos devoirs réciproques. Interrogé sur ses intentions de s'unir à moi dès à présent et pour l'éternité, Hugh répondit gaiement, hardiment de sa voix de basse la plus vibrante. Il prit ma main inerte, y passa l'anneau d'esclavage, et aussitôt les cloches éclatant en carillons, m'avertirent que maintenant je ne pourrais plus retrouver mon bien-aimé que dans la mort. Si j'avais essayé de prononcer un mot en revenant de l'église, c'eût été pour crier mon angoisse. Elle s'épancha quelques instants plus tard sur le sein de mon père avec une telle véhémence, qu'il se crut obligé d'excuser auprès de sir Hugh cet « emportement d'enfant gâté ».

— Toute folle qu'elle paraisse, Nelly n'en sera pas moins une bonne femme, dit-il, car elle a été la meilleure des filles.

— Et je lui serai dévoué jusqu'au bout, répliqua gravement sir Hugh.

Il a tenu parole.

### XIII

J'avais exigé d'avance de mon mari qu'il retournerait à Wentworth *en garçon* aussitôt après la cérémonie, pour me laisser soigner mon père, et j'aurais dû comprendre que s'il y consentit sans peine, c'est que mes soins allaient bientôt n'être plus nécessaires. Je m'étais sacrifiée pour prolonger cette chère vie; deux jours après le sacrifice, elle s'éteignit.

La neige continuait à battre les vitres, l'horloge tintait lugubrement, la nuit commençait à nous envelopper:

— Je suis fini, dit-il.

C'est dur de mourir, mais c'est assurément plus dur encore de voir mourir qui l'on aime.

Je commençai par lui lire de consolantes prières dans la petite Bible de ma mère qu'il portait toujours sur lui; mais tout en me remerciant d'un sourire, il n'entendait plus. Sa respiration se précipitait à mon oreille; je perdais haleine moi-même en l'écoutant râler ainsi. La nuit devint tout à fait épaisse; M<sup>me</sup> Smith entra une lampe à la main avec le docteur, qui constata que mon père s'en allait... (Comme si je ne l'avais pas su!)

— Sortez, leur dis-je, laissez-nous tous les deux.

Et nous restâmes seuls comme nous l'avions été si souvent. Je ne demandais plus qu'une grâce, qu'il respirât jusqu'au lever du soleil... il me semblait trop horrible que cette pauvre âme nue s'envolât en frissonnant dans le vide obscur et glacial. Lui ne redoutait rien, ne sentait rien. Dieu lui avait ôté le sentiment du passé, du présent et de l'avenir, de ses dettes et de ses chagrins. Il ne voyait même plus sa Benjamine à genoux auprès de son lit. La lumière vacillait, éclairant à peine sa tête paisible dont mes yeux fixes et grands ouverts prenaient avec un mélange d'horreur et de pitié la minutieuse empreinte. La respiration allait s'affaiblissant, se ralentissant... il se faisait des intervalles de silence. Puis le silence s'établit tout à fait... il était une heure.

Je ne saurais dire quel calme épouvantable m'envahit. Je me courbai sur lui et pensai: — Il n'est plus.

Mais une dernière fois ses paupières se soulevèrent, et je rencontrai son regard étonné, attentif, heureux, comme s'il eût entrevu de l'autre côté un bel horizon ou un visage ami.

Puis la lueur fugitive s'éteignit... ce fut tout.

J'aurais dû pleurer, je suppose; Dolly pleura, M<sup>me</sup> Smith et les autres serviteurs aussi; moi je voyais couler leurs larmes avec une sorte de surprise. Je suivis le cortège funèbre sous cette neige qui tombait déjà le matin de mes noces, je répétai après le prêtre les dernières prières, de même que j'avais répété le oui sacramentel, puis je revins sur mes pas, muette et apathique comme on l'est quand on n'a plus d'espérance.

Hugh me fit monter en voiture, m'enleva bien vite. J'aurais voulu rentrer à Lestrange, revoir ma vieille maison où tout me rappelait nos habitudes familières, la place où il s'asseyait, où il causait, où il avait souri; mais mon seigneur et maître me fit observer que sa mère s'inquiéterait si nous n'arrivions pas pour dîner, que ses chevaux prendraient froid, l'écurie étant fort humide, et à de si bonnes raisons je ne pus rien opposer.

— Dans quel état vous vous êtes mise, ma pauvre petite! répétait-il en contemplant d'un air désappointé mes yeux rouges et ma pâleur marbrée de plaques bleuâtres.

Je baissai mon voile de crêpe et m'assis immobile comme une statue, près de lui, au fond de la voiture.

Longtemps il respecta cet accablement et je n'eus d'autre ennui que de sentir son bras autour



de ma taille. Pauvre Hugh ! il ne savait comment me témoigner sa sympathie.

Enfin, croyant avoir trouvé le meilleur sujet de conversation :

— Dolly doit approcher du terme de son voyage.

— Je le présume.

— Combien de temps restera-t-elle chez les amis qui l'ont emmenée ? le savez-vous ?

— Non.

— Et après ? que fera-t-elle ?

— Je n'en sais rien.

J'étais tentée de répondre : Que m'importe !

— Pauvre fille ! il est bien triste de ne pas avoir un coin à soi pour reposer sa tête !

— Elle a tant d'amis !

— Sans doute, mais on ne peut passer sa vie chez des étrangers. C'est bon pour un mois ou deux. Après, ils se lassent de vous. Elle me le disait ce matin d'une manière si touchante !

— Vraiment ? vous a-t-elle confié ses projets ?

— Elle n'a fait que me demander un conseil. J'aurais peut-être dû vous consulter d'abord, Nelly, mais j'étais sûr d'agir selon vos vœux, et en somme ma seule inquiétude est de mécontenter ma mère qui déteste les nouveaux visages.

— Eh bien ?...

— Eh bien ! je l'ai invitée à demeurer chez nous jusqu'à ce qu'elle trouve un mari.

— Oh ! m'écriai-je avec un accent auquel Hugh ne prit pas garde, car lorsqu'il poursuit une idée, rien ne le distrait non plus qu'un chien de chasse sur la piste.

— Un arrangement si naturel ! votre sœur !... plus de parents... plus d'asile ! se répétait-il à lui-même.

— Vous êtes trop bon, lui dis-je avec une douceur qu'il dut trouver bien froide, s'étant imaginé me faire une agréable surprise.

— Non ! je remplis un devoir. N'a-t-elle pas été mon alliée, mon amie, au temps où vous sembliez ne pas vous soucier de moi, Nelly ! (Les petites filles sont si capricieuses !) Et du moins vous aurez une compagne selon votre goût. Ma mère est la bonté même à sa manière, mais il n'est pas probable que vous ayez beaucoup d'idées en commun, et moi je ne puis être toujours là. Je m'occupe de culture, vous savez, et puis la chasse cinq jours par semaine, et puis...

— Oui, vous avez bien fait.

Hugh s'aperçut peut-être que ma reconnaissance n'avait rien d'enthousiaste. Il me prit dans ses bras pour monter le perron de Ventworth, car, brisée par les émotions des jours précédents, je ne pouvais plus me soutenir, et je passai de là dans les bras de lady Lancaster, qui me dit majestueusement :

— Soyez la bien-venue chez vous, ma fille !

Hélas ! elle seule désormais me nommera sa fille.

#### XIV

Les gens se lassèrent vite de parler du mariage de sir Hugh et de la mort de sir Adrien. D'autres s'étaient mariés, d'autres étaient morts depuis.

On fit une vente des meubles de Lestrangle, dont les vieilles salles vermoulues restèrent vides et mornes.

Je recommençai à manger, à dormir, à rire irrévérencieusement, quand quelque ridicule me frappait chez mon mari ou chez ma belle-mère, à vivre enfin comme si Nelly Lestrangle avec son étourderie, ses enfantillages, ses châteaux en Espagne, n'eût pas disparu de ce monde en même temps que son vieux père pour laisser la place à une Nelly Lancaster éternellement triste.

L'amour de Dick lui-même eût-il remplacé pour moi tous les autres, au point de me faire oublier le cher absent ? J'en doute ; mais il est certain que l'exaltation du dévouement évanouie, je me trouvais en face d'un malheur irremédiable qui centuplait l'amertume de mon deuil d'orpheline. Je m'étais immolée en vain, aucun cri de désespoir n'éveillerait plus celui pour le bien-être et le repos duquel j'avais donné à sir Hugh des droits sur ma personne que rien ne pourrait briser. J'étais liée pour toujours, pensée atroce qui me faisait grincer des dents comme un tigre enchaîné.

Il n'est pas aisé d'aimer deux hommes à la fois, autrement j'aurais peut-être aimé Hugh, qui n'avait d'autre défaut que d'être le meilleur des maris. J'étais sa joie et son orgueil autant et plus que certaine jument baie, à tête fine, dont le mérite était son principal sujet de conversation. De moi, il eût tout supporté ; mes duretés mêmes (car j'éclatais quelquefois ; à dix-sept ans on ne sais pas dissimuler) le faisaient rire et semblaient lui plaire ; quant aux petites discussions avec sa mère, — il y en a toujours entre une vieille femme qui a tenu le sceptre et une jeune qui le lui a pris, — ce qu'il appelait les orages de son sérail, ne le troublaient pas plus que les rivalités de Junon aux yeux de génisse et de la sage Minerve ne durent troubler Jupiter. Il chassait, lisait les journaux de sport, surveillait ses fermiers, avec la conviction que je m'étais créé de mon côté des passe-temps non moins agréables. En effet, je passais la matinée dans le salon jaune, dont tous les meubles, tous les ornements me parlaient de Dick, à regarder ma belle-mère tricoter des gilets pour son fils en me prêchant la *tenue* et le *savoir-vivre*, ou en me faisant des récits apocryphes de l'extrême beauté d'Hugh en son enfance, de ses mœurs et coutumes aux différentes périodes de sa vie, de la peine qu'on avait eue à lui remettre la clavicle cassée dans tant de steeple-chases succésifs.

Adaptation par TH. BENTZON.

(La fin au prochain numéro.)





Chapeau en paille de riz avec liseré maïs cousu entre les pailles.

Forme auréole croquée en bavolet. — Paille de riz noire, les pailles séparées par un liseré maïs. Le fond très élevé.

Devant, touffes de coques en satin maïs doublé de lilas et pompon de plume noir avec aigrette.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4893 Et le Patron découpé d'un Paletot de bain de mer, figurine page 7.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### LAITUES FARCIES (ENTRÉE)

Faire blanchir des laitues dans l'eau bouillante bien salée, les retirer au bout de quelques minutes et les faire bien égoutter.

Préparer un hachis composé de mie de pain trempée dans du bouillon, d'un jaune d'œuf, de volaille ou de viande froide, sel et persil haché très fin. Mettre cette farce dans le cœur des laitues dont on forme une boule, et les faire cuire pendant deux heures à tout petit feu, dessous et dessus, dans du bouillon et du beurre mélangés.

On peut ajouter un peu de Liebig pour donner plus de corps à la sauce.

Les laitues cuites, les dresser sur un plat et verser dessus le jus dans lequel elles ont cuit.

## DEVINETTES

### Proverbe

Avec les contraires des mots suivants, former un proverbe de dix mots :

Oui — Plaisir — Pleurer — Bas — Petit — Maladroit — Commun — Courbe — Ami — Arriver — Ennemi — Matin — Près — Départ — Etroit — Mépris — Précéder — Maître — Mobile — Mensonge — Large — Bavard — Inutile — Lenteur — Clarté — Mérité — Ignorance — Lac — Géant — Naître — Haïr — Occupé — Bruit — Léger — Découvert — Céleste — Prévu — Apporter — Sud — Blanc — Désespérer.

### Logogriphe

En me considérant sous mon premier visage,  
Je suis d'un homme gras le plus bel apanage.  
Je change de figure et prends-nouvel aspect  
Si l'on veut me priver de ma tête première;  
On peut me voir au bras de toute cuisinière  
Qui souvent fait de moi un usage suspect.

### Mots en hélice

1<sup>er</sup> triangle : Adjectif. — Retirée de — Dans le visage. — Négation. — Dans la cave.

2<sup>e</sup> triangle : Dans un village. — En musique. — Fait partie de l'œil. — Un mets parfumé. — Un endroit qui n'est pas désert.

Mot reliant les deux triangles : Une ville de France.

(Communiqué par Pâquerette, Bluet et Coquelicot.)

### Mots en triangle

Un fleuve. — Un pauvre homme. — Un mot latin. — Au début d'une neuvaine. — Dans la Seine.

(Communiqué par Bluet, Pâquerette et Coquelicot.)

### Acrostiche

Avec les lettres suivantes, former sept mots français qui, par le choix de leur première et de leur dernière lettre dans le sens vertical, formeront les noms de deux poètes amis du XVII<sup>e</sup> siècle.

OA  
HI  
UND  
DEA  
NE  
ESED  
M

## SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 11 JUIN

CURIOSITÉS : La macreuse, espèce de canard. (Extrait de *Erreurs et préjugés populaires*.)

MOTS EN CARRÉ :

M	É	R	U
E	L	A	N
R	A	V	I
U	N	I	E

CHARADE : Cou vent.

LOGOGRIPE : France et Rance.

MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUES :

AU	BE	PI	NE
BE	TI	SE	
PI	SE		
NE			

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.





## Journal des Dames

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48.

Corsettes de M<sup>lle</sup> THIRION B<sup>d</sup> St Michel 47. - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELIE. 3<sup>pl</sup> du Théâtre Français.  
 Chapeaux de M<sup>me</sup> RABIT. 26. rue de Chateaudun - Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN. 15. r. de la Paix - Chaussures  
 de la M<sup>me</sup> KAHN 55 rue Montorgueil.